

Une féminité kaléidoscopique à l'épreuve : Lecture écoféministe de deux romans de Dominique Barbéris

Sharareh CHAVOSHIAN

Université Alzahra

sh.chavochian@alzahra.ac.ir

<https://orcid.org/0000-0003-4605-8278>

Najmeh AKBARI

Université Alzahra

n.akbari@alzahra.ac.ir

<https://orcid.org/0000-0003-3313-5681>

Resumen

Este artículo, dedicado a una lectura ecofeminista de dos novelas de Barbéris (*La vie en marge* y *Un dimanche à Ville-d'Avray*), analiza las redes de asociación entre las mujeres y la naturaleza, así como entre el capitalismo y el patriarcado, para mostrar cómo estas estructuras de poder buscan dominar y apropiarse de lo femenino y lo natural. La novelista expresa una visión crítica a través del trágico destino de los personajes femeninos que encarnan figuras asociadas con la madre naturaleza. Utilizando la ironía y las referencias intertextuales, el discurso cuestiona las estructuras del capitalismo y del patriarcado. La intertextualidad, además, permite evidenciar que la masculinidad también resulta afectada por las consecuencias del patriarcado, al igual que la feminidad.

Palabras clave : Barbéris; capitalismo; ecofeminismo; feminidad; patriarcado.

Résumé

Cet article est consacré à une lecture écoféministe de deux romans de Barbéris, *La vie en marge* et *Un dimanche à Ville-d'Avray*. Nous sommes parties de l'étude des réseaux d'association entre la femme et la nature ainsi qu'entre le capitalisme et le patriarcat pour voir la manière dont ceux-ci tentent de posséder et de dominer celles-là. On a vu que la romancière laisse voir son regard critique à travers le destin malheureux des personnages féminins configurant la nature-mère. Grâce à l'ironie et aux références intertextuelles, le discours a révélé ses potentiels à critiquer les structures du capitalisme et du patriarcat. L'intertextualité a également tâché de montrer que la masculinité subit les conséquences négatives du patriarcat autant que la féminité.

Mots-clés : Barbéris; capitalisme; écoféminisme; féminité ; patriarcat.

Abstract

This article focused on an ecofeminist reading of two novels by Barbéris, *Life on margins* and *A Sunday in Ville-d'Avray*. It commenced with an analysis of the association between women

* Artículo recibido el 14/12/2024, aceptado el 28/09/2025.

and nature, as well as between capitalism and patriarchy, to explore how the latter seek to possess and dominate the former. The study revealed that the novelist conveys her critical stance through the tragic destinies of female characters, who are depicted as embodying the figure of mother-nature. Through the use of irony and intertextual references, the discourse exposes its potential to criticize the structure of capitalism and patriarchy. Furthermore, the intertextuality sought to demonstrate that masculinity is equally subjected to the detrimental effects of patriarchy, alongside femininity.

Keywords: Barbéris, capitalism; ecofeminism; femininity; patriarchy.

1. Introduction

Bien qu'elles aient toujours occupé une place primordiale au cœur des sciences humaines, la femme et la nature n'ont jamais été aussi proches que lorsque Françoise d'Eaubonne a publié *Le féminisme ou la mort* (1974) où elle a pour la première fois avancé ses réflexions écoféministes. Ses idées, vite oubliées en France, ont été largement reprises aux États-Unis et parallèlement dans le monde entier particulièrement en Inde, en Afrique et en Amérique du Sud. Ces mouvements regroupaient les femmes qui luttait pour la cause féministe et environnementale. Comme l'indique son nom, l'écoféminisme est né de la conjonction entre la féminité et l'écologie d'une part, et le patriarcat et le capitalisme, de l'autre : la modernité capitaliste présente aujourd'hui deux formes majeures, à savoir l'industrialisation et la colonisation ; deux concepts rejetant la nature en dehors de la société afin de mieux l'exploiter (Larrère, 2023). De la même façon, la femme est poussée en marge de la vie sociale car elle est considérée comme membres inférieurs par rapport à l'homme (Larrère, 2023). Donc, autant la société patriarcale a maltraité la femme, autant la modernité capitaliste a marginalisé la nature pour en tirer mieux son profit. L'écoféminisme regroupe ainsi toutes les femmes militantes « [...] engagées dans des combats pour la défense de la planète et la valorisation et la reconnaissance du féminin » (Lambot et Salvetti-Lionne, 2023 : en ligne).

Aujourd'hui plusieurs perspectives, à savoir spirituelle, politique, pacifiste, théorique, antiséciste, du Sud, etc. (Casselot, 2017) sont articulées autour de ce mouvement et l'ont caractérisé par « une grande diversité d'approches, de méthodologie, voire [par] des oppositions théoriques fortes [...] » (Coste, 2021 : 80). Elles tombent pourtant d'accord sur l'idée de « dominations jumelles » (Larrère, 2023 : en ligne) selon laquelle la fécondité de la femme et la fertilité de la Terre ont abouti à leur domination croisée par le patriarcat et l'exploitation capitaliste : « [...] les hommes [...] se sont approprié à la fois la fertilité de la terre et la fécondité des femmes, et ont fondé leur pouvoir sur cette double exploitation qui tourne au désastre » (Larrère, 2023 : en ligne). Selon Larrère, (2023 : en ligne) les

écoféministes ont expliqué cette domination croisée en ayant recours à ces termes qui rapprochent la femme et la nature : « distinction, hiérarchisation, domination ». La domination de l'homme sur la nature est « anthropocentrique » : « [...] c'est la supériorité morale présumée de l'humain sur le reste de la nature qui justifie sa domination » (Larrère, 2023 : en ligne). Celle de l'homme sur la femme est « patriarcale » : « Un cadre conceptuel oppressif est patriarcal quand il explique, justifie et maintient la subordination des femmes par les hommes » (Larrère, 2023 : en ligne). Ce rapprochement ne représente pas uniquement la condition actuelle de la femme et l'environnement mais également leur futur : la population mondiale ne sera contrôlée que lorsque les femmes acquièrent l'autonomie de leur propre corps. Donc, on ne parvient jamais à sauvegarder la Terre nourricière qu'en réclamant la liberté spirituelle, corporelle et sociale des femmes.

Aujourd'hui, beaucoup de romanciers s'intéressent à cette assimilation entre la femme et la nature et au traitement des différentes problématiques tissées autour d'elle. C'est pourquoi, cette assimilation fait l'objet d'un nombre considérable de romans extrême-contemporains français parmi lesquels ceux de Dominique Barbéris mettant en scène de nouveaux aspects de la parentalité « femme-nature ». Constituant notre corpus, *La vie en marge* (2013) et *Un dimanche à Ville-d'Avray* (2019) sont des romans où la problématique écoféministe est articulée autour de la polarisation spatiale, basée sur « métropole-campagne ». Plus précisément, ces romans redéfinissent des dichotomies « homme-femme », « capitalisme-environnement » en les associant à la dichotomie « centre/métropole-périphérie/campagne » : le patriarcat et le capitalisme dominant la métropole tandis que les personnages féminins et la nature sont poussés en marge du milieu urbain et souvent en pleine campagne. Ceci montre bien qu'en ce qui concerne les débats écoféministes, la littérature réagit en réservant un rôle important aux enjeux des espaces urbains et à la façon dont les manifestations de la masculinité et de la féminité les vivent et s'y projettent. Cette polarisation peut être étudiée et interprétée d'un point de vue écoféministe ; ce qui n'a jamais été fait jusqu'alors s'agissant de l'œuvre barbérisienne.

Comme l'écoféminisme n'est pas une approche proprement enracinée dans la théorie littéraire, nous empruntons quelques concepts facilitant notre analyse aux différentes perspectives de ce mouvement. Nous aurons recours aux concepts majeurs à savoir « double visage de la nature », « la double dépendance », « *care* », « le temps de l'Être (cyclique) » et « le temps d'Agir (profane) » et « l'imaginaire occidental-patriarcal ». L'idée d'une nature à double visage consiste en ce que celle-ci peut être aussi aimante que furieuse et qu'elle peut révéler l'un ou l'autre visage d'un instant à l'autre. Le concept de la double dépendance coïncide avec celui de « la domination jumelle ». L'idée de « *care* » porte essentiellement sur la déconstruction du concept traditionnel de la famille, basée sur le mariage et la fécondation. Ainsi, il conduit à la redéfinition de la famille selon la solidarité et l'affection

qui concerne non seulement la relation « humain-nature » mais aussi « humain-humain ». Le temps de l'Être est le temps vécu du corps et du monde naturel tandis que le temps d'Agir est celui agencé par le média et le capitalisme. L'imaginaire occidental-patriarcal est à l'origine des archétypes de l'homme et de la femme idéaux ; largement mis en question par le féminisme et l'écoféminisme. Nous emprunterons également à la stylistique et à la théorie de l'énonciation les concepts de « l'ironie » et de « l'intertextualité » afin d'étudier la texture polyphonique et la posture critique de l'auteur.

Basée sur le partage disproportionné des configurations de masculinité et de féminité dans les espaces métropolitains et non-métropolitains, notre problématique présente quelques aspects majeurs que nous tenterons de mettre en valeur dans les trois parties de cette recherche. Premièrement, nous nous interrogerons sur la façon dont la femme et la nature se réunissent autour du concept de maternité ainsi que la manière dont celles-ci reflètent désormais l'une l'autre. La deuxième partie de cette recherche sera d'abord consacrée aux différentes manifestations de la masculinité toxique telles que la profanation temporelle, la dévalorisation identitaire de l'espace, la marchandisation, etc. qui paralysent directement et indirectement la féminité et sont à l'origine du déséquilibre des espaces urbains et non urbains. Ensuite, elle se concentrera sur la formation de la poétique écoféministe du roman et la façon dont elle critique le patriarcat. Cette partie aura également comme apport de montrer la manière dont le patriarcat tente de stéréotyper non seulement la féminité mais aussi la masculinité. Dans la troisième partie, en analysant l'univers des personnages féminins, on tentera de révéler la vision du monde auctoriale envers l'avenir de la femme et de l'environnement. L'originalité de cette recherche consiste en ce qu'elle montre la manière dont la romancière introduit toutes les manifestations de la féminité dans un jeu kaléidoscopique. Elle tentera en plus de montrer comment les contours de la dichotomie « masculin-féminin » se brouillent et révèlent leurs fluctuations conceptuelles.

2. Marginalité urbaine

2.1. La parentalité femme-nature

Concernant *La vie en marge*, l'intrigue se déroule dans le Jura, l'un des départements de Franche-Comté près de la frontière suisse et loin de la région parisienne. Quant à *Un dimanche à Ville-d'Avray*, Ville-d'Avray a une situation géographique presque similaire car c'est une commune située en marge de Paris. En effet, l'existence de ces régions, qui ont gardé leur nature campagnarde, est le premier trait qui rapproche les deux romans. Le Jura et Ville-d'Avray, sont d'ailleurs les lieux où toutes les narratrices « je » et les personnages féminins se trouvent. La narratrice de *La vie en marge* habite dans le Jura où son amie, actuellement disparue, s'était déjà réfugiée. Dans *Un dimanche à Ville-d'Avray*, la sœur de la narratrice « je » vit à Ville-d'Avray depuis très longtemps et l'intrigue démarre

le jour où la narratrice vient lui rendre visite. Ainsi, ces deux régions réunissent la nature et les femmes : elles tentent de préserver la nature contre les constructions massives envahissant de plus en plus l'espace urbain. Elles donnent également refuge aux femmes contre toute sorte de conventions de la vie urbaine et parisienne dont les plus importantes sont la mode et les exigences de l'industrie vestimentaire comme la minceur, le mannequinat et surtout l'envie d'achat que cette industrie provoque chez les femmes. Donc, la femme et la nature s'associent dès le début parce que l'une et l'autre sont poussées en marge l'une par le capitalisme et l'autre par le patriarcat.

Or, l'intérêt écoféministe de *La vie en marge* consiste plus particulièrement en la mise en parallèle du Jura, région campagnarde, et la maternité : « De l'Antiquité à la Renaissance, la Terre a été vue comme [...] une mère nourricière qui portait la vie en son sein » (Larrère, 2023 : en ligne). Dès qu'elle se rend compte de sa grossesse inattendue, la narratrice de *La vie en marge* sympathise avec le Jura : à la charnière du siècle présent, cette région figée en pleine neige semble attendre un mouvement, l'arrivée de quelque chose ou quelqu'un qui puisse mettre fin à son immobilité. La première affinité entre la mère et cette région campagnarde consiste en la personnification de cette dernière configurant un corps vivant : « C'était comme si le corps de la ville se ralentissait, se détendait, n'était plus agité, de temps en temps, que par de légers spasmes » (Barbérís, 2013 : en ligne). En plus, la narratrice enceinte s'identifie à elle et s'y projette : ceci se laisse voir à travers les images aquatiques qu'elle lui attribue. Par exemple, les voitures sont assimilées aux « poissons lumineux » (Barbérís, 2013 : en ligne) qui bougent dans la vallée située au cœur du Jura. D'ailleurs, les habitants se mêlent à « ce flot régulier » (Barbérís, 2013 : en ligne) qui y coule. Comme la neige est un élément aquatique qui absorbe la région, celle-ci incarne l'utérus où tout flotte et continue à vivre comme le fœtus dans le ventre maternel. En plus, le statut maternel de la narratrice s'approche de celui du Jura dans la mesure où elle exerce le métier d'infirmière. Dans les derniers jours de l'année sous ce froid glacial, elle continue volontairement à rendre service à ses patients dont l'un l'assimile à une femme « douce comme la neige » (Barbérís, 2013 : en ligne).

Grâce à son métier, la narratrice devient la représentante du concept écoféministe de *care* : « Le *care* (soin, attention, sollicitude) désigne à la fois un certain type d'évaluation morale et un ensemble d'activités » (Larrère, 2023 : en ligne). C'est une éthique environnementale basée sur « la reconnaissance de nos dépendances et la capacité à nous préoccuper des autres » (François, 2021 : 37) et ces « autres » peuvent autant concerner les êtres humains que les espèces animales et végétales : « L'attention spécifique portée à la vulnérabilité commune à tous les humains, au monde animal et à la nature [...], aux fragilités et modalités de soutien, permet de faire de nouvelles parentés qui déjouent les rapports normés » (François, 2021 : 37). En effet, ce n'est pas seulement parce qu'elle porte un bébé

que la narratrice devient le double du Jura ; mais parce qu'elle est infirmière. C'est-à-dire qu'elle regroupe la maternité et le travail indépendant ; qu'elle s'adapte à la fois à la définition de la famille basée sur la fécondation et l'enfantement qu'à celle basée sur l'affection et la responsabilité sociale. Ceci montre bien qu'il existe une parenté entre la narratrice, le Jura et ses habitants et qu'elle accomplit doublement la tâche maternelle : non seulement elle attend un bébé, mais aussi elle prend soin des habitants et leur apporte son soin affectif et médical. C'est ce que fait également le Jura qui donne refuge aux habitants dans son ventre. Grâce à son énergie maternelle, la narratrice s'adapte à la définition que certains écoféministes présentent de la famille : « La famille est repensée moins en fonction des liens du sang que de liens émotionnels et intellectuels permettant de rétablir une communauté solide. La question de l'inclusion d'êtres non liés par le sang est majeure [...] » (Abdat, 2021 : 71). En effet, le roman valorise l'aspect social de la maternité de la narratrice qui devient la mère de toute la société du Jura, réunie autour du concept de *care*, de solidarité et des liens affectifs qui décentrent le concept traditionnel de la famille.

La narratrice se sent de plus en plus unie avec le corps maternel du Jura : « J'avais attendu le sang, la neige était venue » (Barbérís, 2013 : en ligne). Le sang coulant dans le corps de la femme enceinte est associé à la neige, élément aquatique, qui coule dans les veines du Jura. Le premier est aussi indispensable pour le fœtus que le second pour les habitants. Dans un premier regard, cette assimilation est féconde tandis qu'au fond elle est aussi menaçante : pour une femme enceinte, la saignée avertit que le fœtus est en danger et qu'une fausse-couche est probable. Effectivement, la mise en parallèle de la femme-mère et le département oriente premièrement l'horizon d'attente lectorial vers la reconstruction d'un espace-temps fécond, cyclique et sacré. Cependant, le rapprochement entre le sang et la neige met également cette attente en doute et inclut un paradoxe car la saignée et la chute de neige métaphorisent autant la naissance et la survie que la fausse-couche et la mort.

2.2. Une spatio-temporalité marécageuse

Sur le plan temporel, il existe une rupture entre le temps du corps féminin et celui de la nature. Le corps féminin et la nature obéissent à une temporalité cyclique : le corps féminin est fécondé selon la menstruation et la nature selon le cycle saisonnier. Le temps cyclique s'oppose au temps concret, historique et linéaire et est enceint d'une « nostalgie d'un retour périodique au temps mythique des origines, au Grand Temps » (Éliade, 1949 : 11). L'angoisse de la mort y est donc remplacée par la réversibilité. En effet, son expérience vécue est associée à celle de l'espace-temps originaire de l'être humain car durant sa vie embryonnaire, le fœtus n'a aucune conscience du passage temporel. Cependant, le Jura et

Ville-d'Avray sont loin de remplacer cette temporalité cyclique et évoquent plutôt un temps linéaire et stressant qu'Éliade (1949) appelle le temps profane.

Dans *La vie en marge*, la lente tombée de la neige représente la peur de la narratrice de cette immobilité qui a envahi le Jura et a tout ralenti : « Quand on regarde la neige tomber, on a l'impression que le temps se matérialise tel qu'il est, plutôt lent dans le fond, irréversible et régulier » (Barbérís, 2013 : en ligne). Ici, on peut voir le paradoxe articulé autour de la neige : d'un côté, elle configure la paisibilité temporelle liée à l'utérus et de l'autre, elle renvoie à l'angoisse existentielle produite par la linéarité temporelle. Un autre aspect de la linéarisation se manifeste à travers la médiatisation spatio-temporelle. Plus précisément, les différents types de médias à savoir la télévision, la radio et les écrans plats sont utilisés en fonction de la linéarisation temporelle de l'espace. Car ils marchent selon la logique horaire :

De temps à l'autre, il tournait le bouton de l'autoradio et écoutait des variétés ou la répétition indéfinie, tous les quarts d'heure, du journal de la veille augmenté des faits-divers qui avaient eu lieu pendant la matinée ou la nuit. De nouveaux faits, des déclarations politiques survenaient, remplaçant les anciens, en sorte qu'à la fin de la journée la substance du journal eût entièrement changé, mais d'une manière presque insensible – le renouvellement des informations épousant (ou mimant) celui du temps, lui aussi, insensible (Barbérís, 2013 : en ligne).

Comme on le voit, le média indique que le temps avance sans être dynamique. Le nouveau siècle est sur le point de commencer ; cependant le Jura est privé de tout changement comme s'il s'enfonçait dans un marécage : « Même la nouvelle année, on dirait qu'elle n'arrive pas jusqu'ici. On la fête parce qu'à la télévision, on nous dit de le faire » (Barbérís, 2013 : en ligne). En effet, les médias créent plutôt une illusion du passage du temps et l'imposent aux habitants de cette petite région. La domination de ce temps médiatisé est déjà une manifestation de l'intrusion de la métropole : la plupart des actualités diffusées sont consacrées à la société urbaine comme si cette région campagnarde n'avait pas d'existence réelle et imitait simplement le temps et le rythme de la métropole : « Ici, on vit en marge, on n'est pas dans le mouvement » (Barbérís, 2013 : en ligne). La métropole s'impose au Jura en faisant dominer son temps médiatisé et linéaire afin d'encourager son inertie et de le dépouiller progressivement de son identité maternelle : « Un nouveau siècle commençait mais tout était pareil » (Barbérís, 2013 : en ligne). En marchant dans le Jura, la narratrice éprouve en effet cette angoisse de mort provoquée par la linéarité temporelle qu'elle assimile à « une peur de conte [qui] glaçait la ville » (Barbérís, 2013 : en ligne).

Quant à *Un dimanche à Ville-d'Avray*, le choix de « dimanche » en tant que cadre temporel va dans le même sens. Le dimanche, les parisiens bougent, se rassemblent et s'amuse^{nt} tandis qu'à Ville-d'Avray, le dimanche est ennuyeux et insupportable car l'immobilité domine : « C'était typiquement un dimanche, le degré de vide, d'incertitude légère, d'appréhension vague (liée à l'incertitude) qui caractérise un dimanche, [...], on reconnaît toujours un après-midi de dimanche » (Barbér^{is}, 2019 : en ligne). Dans ce roman, la narratrice fait la différence avec celle de *La vie en marge* dans la mesure où, née et grandie à Ville-d'Avray, elle est actuellement une citoyenne parisienne venue rendre visite à sa sœur. Vivant l'un et l'autre espace-temps, elle ne cesse de comparer Paris et Ville-d'Avray et de mettre en relief cette angoisse existentielle de finitude et de mort qui marquent les dimanches à Ville-d'Avray :

Peut-être que la plupart des hommes traînent les dimanches soir avec la peur de voir la journée finir, la peur d'ébranler en eux une tristesse ancienne ; peut-être que cette tristesse, nous la partageons tous, cette tristesse qu'on sent quand les choses ferment, quand elles finissent (Barbér^{is}, 2019 : en ligne).

Cette angoisse temporelle défamiliarise le statut de la campagne car celle-ci est normalement connue pour son rythme de vie lent et paisible. Or, l'intrusion de ce temps médiatisé perturbe sa paisibilité et empêche les habitants de s'adapter au temps naturel de leur propre milieu. En effet, on peut constater que l'environnement n'est pas entièrement resté à l'abri de l'intrusion capitaliste. Et comme on le verra, c'est aussi le cas des femmes comme Claire Marie, qui, loin de la capitale, sont toujours jugées selon l'archétype de la femme parisienne. Pourtant, la féminité continue à chercher son dernier refuge auprès du Jura et du Ville-d'Avray.

Effectivement, la rupture entre la femme et la nature, dont on a parlé au début de cette partie, introduit un paradoxe chez Barbér^{is} : la mise en parallèle entre la femme-mère, le Jura et Ville-d'Avray accorde à celles-ci une identité féminine qui les rend propices à un temps lent et paisible, intrinsèque à la vie campagnarde. On attend donc à ce qu'elles montrent un comportement biologiquement féminin ; c'est à dire cyclique et réversible. Or, la vie en marge obéit au temps médiatisé et linéaire imposé par la métropole qui l'empêche d'être féconde et bienfaisante. Plus précisément, le Jura et Ville-d'Avray se tiennent apparemment loin de la vie métropolitaine mais celle-ci les domine en y faisant dominer sa temporalité linéaire et angoissante.

3. Féminité étouffée sous le poids de la masculinité toxique

3.1. Bipolarisation spatiale

D'après ce qu'on a évoqué dans la partie précédente, on peut dire que chez Barbéris, les espaces métropolitain et campagnard sont divisés au détriment des femmes. Car de même que la féminité et la nature s'associent, il existe aussi un lien étroit entre la métropole et le patriarcat. En effet, la métropole s'est transformée en la scène de démonstration de la masculinité toxique dont les manifestations ont poussé la féminité en marge, au Jura et à Ville-d'Avray. La première manifestation en est la présence des hommes égoïstes qui suivent le modèle de l'intellectuel parisien se moquant sans cesse des femmes qui ne s'y adaptent pas. Luc, l'époux de la narratrice dans *Un dimanche à Ville-d'Avray*, présente l'exemple parlant de ce type d'hommes qui critique constamment les habitudes de Claire Marie, sa belle-sœur, sans essayer de la comprendre :

Luc est le prototype du Parisien occupé et actif. Il est bourré de théories sur toutes sortes de choses, adaptable, concret, rationnel, souvent ironique. Il a des arguments sur tout. Souvent, j'ai essayé de le lui expliquer : ce n'est pas le cas de Claire Marie. Non qu'elle ne soit pas intelligente. Elle a beaucoup lu, mais elle n'a tiré de ses lectures aucune théorie. Elle est restée brouillonne, rêveuse et passive (Barbéris, 2019 : en ligne).

La narratrice cherche l'origine du comportement de sa sœur dans sa vie campagnarde et lui associe cette mécompréhension car une telle vie est tranquille et loin des conventions imposées par la capitale :

Ville-d'Avray est à quelques minutes de Paris, mais on l'en croirait séparé par des centaines de kilomètres. C'est ce qui expliquait, sans doute, qu'un homme comme Luc fût incapable de comprendre l'univers de ma sœur. [...]. Je suis sûr que Ville-d'Avray, ses rues tranquilles et retirées, ses maisons renforcées dans leurs jardins, livrées au passage des saisons comme si elles étaient livrées au temps sans défense, ont encore accru son décalage avec sa réalité (Barbéris, 2019 : en ligne).

Dans ce paragraphe, « livrées au passage des saisons » et « livrées au temps sans défense » confirment l'idée de l'existence d'une vie au féminin loin de la capitale se déroulant selon le temps cyclique. C'est donc une vie authentique qui ne connaît pas la mode car cette dernière est un phénomène qui change selon le temps linéaire. Ignorant la mode vestimentaire, Claire Marie est constamment moquée pour la singularité de son apparence non seulement par Luc qui l'assimile à un « pot de fleurs » (Barbéris, 2019 : en ligne) mais

aussi par d'autres parisiens fréquentant les soirées. Ils portent toujours des jugements radicaux sur elle et la trouvent bizarrement et même inconvenablement vêtue et coiffée pour les milieux parisiens :

La plupart de nos amis, universitaires parisiens, viennent en jeans, c'est une manifestation de leur esprit critique, de leur position libre sur la vie ; le signe qu'ils se sont affranchis du fastidieux, bourgeois, cérémonial des apparences. Il serait plus juste de dire qu'il prend chez eux des formes plus subtiles, cachées dans des détails presque invisibles de leurs vêtements sobres, bien coupés, plutôt noirs, répondant à des codes sélectifs, né dans le centre de Paris, fluctuants comme la mode, et que ma sœur ne possède pas, *puisque* elle habite à Ville-d'Avray (Barbérís, 2019 : en ligne).

Effectivement, on est face à la polarisation de l'espace due au refus de la société parisienne par la Ville-d'Avray qui a été marginalisée car elle n'a pas pu intégrer les codes vestimentaires de la capitale. Luc représente l'exemple du parisien qui se veut apparemment intellectuel mais qui donne en fait trop d'importance à son esprit critique. Il se donne le droit de critiquer l'apparence de Claire Marie et son mode de vie car celui-ci ne peut pas s'adapter à l'archétype de la femme parisienne connue pour son goût de l'élégance. Luc devient ainsi un représentant du milieu patriarcal parisien, de la masculinité toxique qui n'accepte la femme sauf si elle se laisse assujettir par ses conventions. De même, Claire Marie est la représentante de l'identité féminine attribuée à la campagne, de sa vie végétale et animale qui est condamnée à vivre en marge.

3.2. Dévalorisation identitaire

Relevant du capitalisme, les constructions massives sont d'autres manifestations de la masculinité toxique assimilée à une maladie contagieuse qui est en train de contaminer la campagne de façon à la rendre « lépreuse » (Barbérís, 2013 : en ligne). Après avoir envahi l'espace urbain de la métropole, les commerces sont maintenant en train d'engloutir la vie végétale et animale et font développer, d'un rythme assez rapide et inquiétant, le capitalisme au détriment de l'environnement : « Au rythme où vont les constructions, on peut prévoir que dans une quarantaine d'années, la vallée ne sera plus qu'une large conurbation qui absorbera tous les anciens villages » (Barbérís, 2013 : en ligne). On a en conséquence accès à tout type de commerce à savoir les boutiques et centres commerciaux, les restaurants et cafés, le cinéma, l'hôtel, les agences bancaires, etc. Pourtant, l'excroissance des constructions entraîne d'une part la fonctionnalisation de la campagne qui se transforme alors en l'espace de divertissement privilégié des parisiens : « Maintenant que la fondation a ouvert, la villa est devenue la promenade du dimanche des gens de la ville » (Barbérís, 2013 : en

ligne). D'autre part, alors que les maisons campagnardes tentent de préserver leur harmonie naturelle, les constructions massives ne cessent de fonctionnaliser à la fois leur façade et leur espace intime :

Il n'y a plus de maisons, quelques bâtiments dispersés, qui font partie du même projet immobilier : les mêmes balcons, les mêmes entrées, le même nombre de fenêtres [...]. La maison était fonctionnelle et sans aucun souci ornemental : le garage, la chaufferie, la cave – et, au-dessus, l'étage d'habitation. Il n'y avait aucune jardinière. Un escalier de béton brut menait à la porte d'entrée, encadrée de deux fenêtres et flanquée d'un étroit vasistas (Barbérís, 2013 : en ligne).

La fonctionnalisation de la maison consiste en le refus de toute sa valeur esthétique et identitaire. Dans une telle maison, les membres de famille sont réduits aux rôles concrets quotidiens et oublient de plus en plus leur manière d'être-au-monde. C'est en particulier le cas des femmes-mères comme Claire Marie dans *Un dimanche à Ville-d'Avray* qui présente un prototype de femme au foyer. Dans les petites régions loin de la métropole, les femmes travaillent moins dehors que celles des grandes villes et passent souvent leur temps à l'intérieur de la maison. C'est pourquoi, l'identité de l'espace intime est étroitement associée à l'identité féminine et à la manière dont la femme le vit :

Elle se disait que d'autres femmes, peut-être, évoluaient dans le silence de ces maisons, derrière leurs cloisons tapissées ; elle se demandait si le buste de ces femmes se penchait sur un buffet pour y ranger de la vaisselle. Ou sur un lavabo qu'elles nettoyaient avec un jet de produit désinfectant. Ou si elles repassaient et faisaient tranquillement le linge chaud et plié à droite de la table à repasser. Ou si elles allumaient la télévision pour qu'il y ait du bruit quelque part (Barbérís, 2013 : en ligne).

Effectivement, la fonctionnalisation de l'espace intime de la maison a pour effet celle de la femme-mère qui est ainsi réduite aux tâches qu'elle y est censée de réaliser : « Les femmes ont été de plus en plus enfermées dans leur rôle de reproductrices d'une force de travail au service du capital, cantonnées dans les tâches domestiques [...] » (Larrère, 2023 : en ligne). Cette fonctionnalisation coïncide donc avec le refus de l'identité féminine et montre bien qu'en dominant l'espace intime, le capitalisme contrôle la femme.

En plus, le Jura est devenu une région commerciale pleine de magasins d'optique : « [...], il y a des usines de montures de lunettes dans la région ; c'est même notre spécialité : nous avons, comme on dit maintenant, une « expertise » dans le moulage des formes plastiques » (Barbérís, 2013 : en ligne). En général, la société campagnarde mène une vie économiquement moins aisée que celle métropolitaine et les habitants sont souvent obligés de

« [mettre] des emprunts sur le dos pour faire construire » (Barbérís, 2013 : en ligne). C'est pourquoi, afin de faire face aux problèmes économiques et au chômage, le Jura a été obligé de s'exposer au marché économique de la métropole et de tourner vers l'activité industrielle. Le résultat en est la construction massive des usines d'optique citées ci-dessus. La mise en guillemet du mot expertise semble être un choix stylistique car « la MEG¹ d'unités lexicales a pour but d'isoler un fragment d'autrui pour le tenir à distance » (Maingueneau, 1999 : 132). S'appuyant sur cette définition, on peut dire que la mise en guillemet fait résonner l'ironie de la narratrice qui se comprend comme « un moyen d'étoffer la « polyphonie » du texte, en donnant corps à une langue duplice et ambiguë » (Coste, 2021 : 80). Par conséquent, le regard critique de la narratrice se révèle : le moulage des formes plastiques n'est pas une spécialité innée des habitants ; ceux-ci devaient choisir entre le déclin financier et l'adaptation au nouveau marché économique. Autrement dit, s'ils n'avaient pas ouvert des usines, ce marché les aurait avalés. En effet, plutôt que d'être un choix, cette expertise est une obligation imposée par le système économique de la métropole qui tente d'homogénéiser le Jura, de la dépouiller de son identité intrinsèquement féminine.

3.3. Marchandisation du féminin

La « surproduction capitaliste » (Lambot ; Salvetti-Lionne, 2023 : en ligne) qui entraîne la « surconsommation » (Lambot ; Salvetti-Lionne, 2023 : en ligne) est souvent critiquée par l'écoféminisme. Au seuil de l'an 2000, ce sont des sapins et des Pères Noël chi-nois, aussi bien que des publicités qui font étalage partout au Jura :

Des publicités pour une bûche « viennoise » chocolat chantilly étaient collées sur la vitre de la plupart des abribus, [...]. Ils faisaient une campagne intense pour la bûche viennoise, car c'était le moment ou jamais de la vendre. Juste après le 1^{er} janvier, on passerait à la galette des rois ; il ne restait que quelques jours pour écouler les stocks (Barbérís, 2013 : en ligne).

Ici, la mise entre guillemets de « viennoise » fait une autre fois entendre l'ironie de la narratrice qui dédouble l'instance énonciative et donne à son discours critique l'ampleur et l'ambiguïté : la narratrice observe et l'auteur qui se cache derrière elle critique de manière que ces deux voix se mélangent et se recouvrent. L'ironie met en question la vente d'un gâteau d'origine étrangère au nouvel an français : au lieu de favoriser un moment de célébration des mœurs régionaux, les jours précédant le nouvel an deviennent un temps intensif d'achat. Il se forme même une campagne afin de faire acheter et consommer les habitants, car après le nouvel an, les nouveaux articles remplaceront les produits stockés qui courront le risque de se gâter. Il faut donc les faire vendre à tout prix pour en tirer le

¹ Abréviation utilisée par Maingueneau pour désigner la mise en guillemet.

bénéfice. En procédant à la marchandisation, le capitalisme cherche à neutraliser la fécondité du nouvel an en tant que reprise du temps naturel et sacré. En fait, il fait de façon que « le temps de l'Agir et du Consommer » (Lambot ; Salvetti-Lionne, 2023 : en ligne) remplace « le temps de l'Être » (Lambot ; Salvetti-Lionne, 2023 : en ligne). Le premier temps renvoie au temps cyclique et le second rappelle le temps profane évoqués par Éliade.

La marchandisation donne également naissance à la « surpopulation » (Lambot ; Salvetti-Lionne, 2023 : en ligne), phénomène consistant en l'inversion des pôles « métropole-campagne » qui se fait par les habitants. D'un côté, lassés de la population croissante de la capitale, beaucoup de métropolitains ont trouvé au Jura une nouvelle destination de divertissement car la campagne leur offre actuellement autant d'opportunités que la métropole : « Maintenant que la fondation a ouvert, la villa est devenue la promenade du dimanche des gens de la ville » (Barbérís, 2013 : en ligne). De l'autre, l'apparence de la métropole et ses facilités financières séduisent de plus en plus les habitants si bien qu'ils sortent du Jura et rejoignent la population croissante métropolitaine :

Il faut des magasins, du choix. Tant qu'ils le peuvent, les gens d'ici—ceux qui ont une voiture—, vont faire leurs courses au centre commercial, même ceux des fermes ; ils préfèrent faire les kilomètres ; c'est moins cher et ça les distrait, il y a de la variété, des promotions tous les jours (Barbérís, 2013 : en ligne).

Les habitants de la campagne font donc partie de cette population croissante que les métropolitains eux-mêmes fuient. Par conséquent, les habitants s'évadent de leur lieu d'habitation et trouvent refuge au pôle opposé alors que les deux espaces restent fixes. En effet, la marchandisation déséquilibre la population.

D'ailleurs, la marchandisation fait du féminin et de ses propriétés l'un de ses autres objectifs : une grande partie des commerces récemment ouverts concerne la beauté féminine à savoir les boutiques, les bijouteries et l'onglerie. L'une des boutiques les plus chics du Jura qui vend les robes de soirée porte ainsi un nom féminin : « (Eva ? Diana ? Véra ? le nom m'échappe) » (Barbérís, 2013 : en ligne). De même, la bijouterie la plus importante du centre est l'endroit où on s'attroupe au seuil du nouvel an afin de choisir un cadeau. Elle fait des femmes l'objet de son slogan : « *En 2000, offrez-lui un diamant* » (Barbérís, 2013 : en ligne). Or, dans *Un dimanche à Ville-d'Avray*, la narratrice prend position par rapport à ce phénomène quand elle fait de l'image « des roses rouges poussant à la banlieue » (Barbérís, 2019 : en ligne), une métaphore des femmes : « [...] les roses rouges, quoique de couleur plus affirmée et de parfum plus robuste, tenaient moins. Elles semblaient s'épuiser. Peut-être que la couleur épuise les roses » (Barbérís, 2019 : en ligne). Pour certaines femmes, la beauté est un besoin inaltérable qui, à force d'être assouvi, les épuise.

En effet, la marchandisation consiste à réduire la femme en beauté apparente ; à ne connaître que son attrait publicitaire et à renier largement ses besoins biologiques et existentiels. Effectivement, le Jura et ses habitantes subissent autant les conséquences inhumaines de la marchandisation.

3.4. Pour une poétique écoféministe : les enjeux intertextuels

La critique écoféministe s'infiltré également dans le style ; spécifiquement dans les références intertextuelles dont les célèbres contes et romans d'amour constituent la matière. Plus précisément, l'instance narrative-auctoriale fait allusion à certaines œuvres marquées par une image stéréotypée des relations « masculin-féminin » dans le but d'en faire un espace critique qui lui permet de « condamner le discours patriarcal et d'affirmer une pratique écoféministe de la langue » (Coste, 2021 : 79). Dans *La vie en marge*, la narratrice raconte à Cyrille, le fils de son amant, le conte de *Blanche-Neige* afin de l'amuser. Comme dans presque tous les contes, Blanche-Neige présente un prototype de la femme : elle est à l'image d'un idéal féminin d'une parfaite beauté qui doit attendre jusqu'à ce que son amant vienne la trouver et la rendre heureuse. Ce prototype est articulé autour de l'idée de la possession masculine. En fait, l'évocation de Blanche-Neige peut avoir une interprétation symbolique : ayant été actualisé au sein d'un roman vingt-et-unième, ce conte envisage la décevante situation féminine au Jura où la femme et l'environnement subissent autant le poids du patriarcat et l'exploitation capitaliste. Il faut d'ailleurs remarquer que le conte débute exactement dans le même décor neigeux que *La vie en marge* : « Il était une fois, [...], une reine dans un pays de montagnes. C'était l'hiver. La neige était tombée toute la journée. Tout était blanc, [...] » (Barbérís, 2013 : en ligne). Le conte continue ensuite en évoquant la reine qui dans ce froid glacial était enceinte de Blanche-Neige : « La reine devait avoir un enfant, [...]. Une goutte de sang était tombée sur l'appui de fenêtre et elle faisait un minuscule trou rouge que la reine regarda en pensant à la petite fille qui allait naître » (Barbérís, 2013 : en ligne). L'image de la reine enceinte rappelle celle de la narratrice ; ce qui rapproche particulièrement leurs statuts et fait du conte un miroir reflétant plus spécifiquement la condition de celle-ci.

Quant à *Un dimanche à Ville-d'Avray*, les références sont plus nombreuses. En décrivant cette sensation de finitude qui règne à Ville-d'Avray, la narratrice l'attribue à Ève, mère de l'Humanité entière :

[...] c'était une vieille réminiscence, profondément humain, le souvenir, inscrit en nous, de l'inquiétude atroce qui a dû poindre le cœur d'Ève, quand l'Ange lui a montré la porte du Paradis, et surtout quand elle a compris que ce serait définitif (Barbérís, 2013 : en ligne).

Encore une fois on voit la narratrice faire référence à une femme-mère qui s'est inscrite dans l'histoire. L'image d'Ève face au Paradis configure le destin de Claire Marie : en se mariant avec Christian et restant à la campagne, elle a cru faire le meilleur choix de sa vie. Or, son choix l'a vite transformée en femme au foyer passive emprisonnée dans son paradis, sa maison. Pourtant, de nature rêveuse et romantique, elle comprend tardivement qu'elle ne peut plus tolérer cette vie et se lance ainsi dans une nouvelle aventure amoureuse.

Le grand intérêt du personnage de Claire Marie dans *Un dimanche à Ville-d'Avray* consiste en ce que son mode de vie et sa personnalité rappelle celle de Madame Bovary. Depuis l'enfance, la narratrice et Claire Marie avaient l'habitude de regarder des films romantiques et de lire des romans amoureux dont *Jane Eyre* qui les a marquées au point de trouver sa place dans leurs jeux :

Je me souviens d'une période totalement somnambulique, d'un discours amoureux continu : nous marchions, dormions, peignions nos poupées tout en discutant avec Rochester. Nous croyions entendre son appel dans la nuit : – *Est-ce vous ? Où êtes-vous, Maître ?* Nous avions réclamé le livre et le lisions, au lit, la lumière éteinte, nous brodions sur le scénario, inventions des épisodes qui nous ravissaient et nous faisaient peur (Barbérís, 2019 : en ligne).

Jane Eyre, on le sait, raconte l'histoire de l'amour interdit de Jane pour son Maître, Monsieur Rochester, qui incarne pour celle-ci un homme idéal. En effet, l'une et l'autre sœurs sont, dès l'enfance, exposées à un idéal masculin que la narratrice oublie à mesure qu'elle grandit et devient adulte. Tandis que Claire Marie ne parvient pas à s'en détacher complètement et comme le dit la narratrice, « sortit de son époque Rochester tardivement » (Barbérís, 2019 : en ligne). En conséquence, elle reste trop influencée par ses lectures et cet idéal masculin continue à dominer son univers féminin : « [...] elle avait le nez collé contre la vitre : elle [...], arrosait de seaux d'eau le lit en flamme de Rochester, se promenait dans le verger avec lui au crépuscule, (« *Jane, entendez-vous le rossignol ?* »), [...] » (Barbérís, 2019 : en ligne). Cependant, Christian, le mari médecin de Claire Marie, ne correspond pas du tout à cet idéal, car c'est un homme peu ambitieux, indifférent et noyé dans son métier quotidien : « Christian était absorbé par ses malades et la marche du cabinet ; il l'aimait d'une manière confortable, routinière et distraite » (Barbérís, 2019 : en ligne). Ainsi, elle commence à se réfugier plus dans ses illusions : sa sœur l'appelle « une rêveuse enragée » (Barbérís, 2019 : en ligne) qui prend l'habitude de se mettre devant la fenêtre et de rêver sans rien faire : « De cette époque date chez ma sœur le goût et l'habitude de passer de longs moments sans rien faire devant la fenêtre » (Barbérís, 2019 : en ligne). Elle reste incapable de choisir et garde toujours un air inquiet et douteux que la narratrice décrit comme tel : « [...] son air anxieux mais disponible, son air de « vivre dans la lande » – cet

air que j'appelle à part moi son air *dame au petit chien* depuis que j'ai lu la nouvelle de Tchekhov » (Barbérís, 2019 : en ligne). Tchekhov fait également des clichés d'amoureux l'idée principale de cette nouvelle car elle porte sur l'amour interdit du narrateur, Dmîtri Dmîtrich Gôúrov, et sa bien-aimée, Âнна Serguïeïévna, appelée « dame au petit chien ».

Les idéaux de Claire Marie sont perpétuellement confrontés à la réalité de sa vie conjugale et l'amour devient une quête échouée qui la désillustonne. Mais ces idéaux sont trop résistants pour s'encombrer de l'atrocité de la désillusion et la poussent à se lancer dans une nouvelle histoire d'amour. À la quarantaine, elle entretient une relation avec un homme nommé Marc Hermann qui se prétend être l'un des patients de son mari : « Elle cédait peu à peu, je le vois bien et quelque chose en moi la comprenait, à ce qu'il importait de romanesque dans sa vie » (Barbérís, 2019 : en ligne). Ils continuent à se rencontrer clandestinement jusqu'à ce que les habitants signalent un homme bizarre qui rôde dans le quartier et autour de la gare et se mettent à sa recherche car il est suspect de tromper les jeunes filles et les femmes : « [...] cet homme avait été « aperçu » plusieurs fois, [...] il pouvait correspondre à un individu recherché [...] » (Barbérís, 2019 : en ligne). Doutant de la vraie identité de Marc Hermann, elle l'identifie à ce suspect qui disparaît d'un coup. Bien qu'il disparaisse, son ombre continue à peser sur Claire Marie : elle a peur que cet homme ne barre le chemin de sa fille Mélanie : « Tu as vu ce monsieur ? Si tu le vois, tu me préviens, tu ne réponds pas, tu marches vite, tu ne parles jamais à un inconnu » (Barbérís, 2019 : en ligne). Peut-être que Claire Marie a peur que cet homme ne révèle à Mélanie leurs rencontres. Ignorant la vérité, Christian la surprend debout devant la fenêtre ; évidemment elle n'attend plus son homme idéal mais cet homme inconnu qui lui fait peur : « J'ai remarqué que tu es sans arrêt à la fenêtre en ce moment. Tu attends quelqu'un ? » (Barbérís, 2019 : en ligne). Quinze ans passés de cette histoire, Claire Marie avoue ne pas avoir pu l'oublier et elle a l'impression qu'il la suit partout où elle va :

[...] des années après, alors qu'ils avaient perdu tout contact, alors qu'elle n'était même plus sûre de le rencontrer si elle le croisait, [...] cela lui arrivait encore, la nuit, sur de petites routes, chaque fois qu'une voiture la croisait, [...] (Barbérís, 2019 : en ligne).

On peut chercher le rapport entre les références intertextuelles et le patriarcat dans l'image plutôt stéréotypée et soumise que l'imaginaire occidental présente de la femme. Comme l'affirme Anne Isabelle François (2021 : 39), « Passivité, désespoir et peur vont [...] de pair et sont clairement dénoncés comme une autre forme de domination exercée par l'imaginaire occidental-patriarcal sur les femmes, [...] ». Cet imaginaire est ce par quoi Claire Marie est directement influencée dans la mesure où son éducation et ses lectures d'enfance lui ont imposé un faux idéal masculin qu'elle attendait pour son bonheur. Autrement dit, pour elle, le bonheur se résumait en la présence d'un tel homme, à l'image

d'un chevalier ou d'un prince, qui n'existait pas réellement. Claire Marie joue ainsi une stupide princesse de conte de fée. D'une part, son mari est un homme ordinaire que son métier de médecin ne distingue pas d'autres, qui aime sincèrement sa femme mais ne l'aime peut-être pas amoureuxment comme elle l'attend. Donc, comme presque tous les hommes, il est naturellement incapable de comprendre l'univers féminin de Claire Marie et ses attentes. De l'autre, Marc Hermann est un homme plus toxique que Christian car il procède parfois à la violence corporelle afin de posséder Claire Marie douteuse et apeurée. Dans tout le roman, il fait des apparitions fantomatiques et surprend Claire Marie et les voisins de cet homme dont l'identité est en question, disent qu'ils ne connaissent pas un tel nom : « – Connaissez-vous Monsieur Hermann ? [...] – Je ne sais pas, dit-il en refermant la porte. Je ne vois pas du tout. [...]. Vous devez faire erreur » (Barbérís, 2019 : en ligne). Même la narratrice doute si cet homme ait réellement existé dans la vie de sa sœur : « Ma sœur m'avait-elle menti ? » (Barbérís, 2019 : en ligne). Claire Marie reste donc la seule personne à l'avoir jamais connu et fréquenté. Ainsi, le lecteur a raison de penser que cet être douteux n'a jamais existé que dans les rêves de Claire Marie. Celle-ci lui a donné naissance afin de fuir cet univers masculin qui l'entoure depuis l'enfance et l'empêche de vivre pleinement sa féminité. Cependant, elle s'enfonce dans ce gouffre et s'emprisonne de plus dans cet univers masculin : en effet ; elle fait partie de ces femmes éprouvant toujours ce besoin d'être dépendante d'un homme.

C'est d'ailleurs à cause de sa violence que Marc Hermann est assimilé aux constructions massives : plusieurs fois dans le roman, Claire Marie commence à contempler ces constructions, assise sur un banc : « [...] quelques bâtiments bas, numérotés, répartis entre des arbres et des réverbères, avec une lettre sur la porte d'entrée, et un air de bâtiments collectifs » (Barbérís, 2019 : en ligne). Tout d'un coup, elle voit cet inconnu rôdeur surgir de l'ombre : « Tout à coup, un homme sortit du sous-bois en face d'elle ; elle devina plus qu'elle ne vit sa silhouette de l'autre côté de l'étang » (Barbérís, 2019 : en ligne). Cette assimilation est encouragée par le métier de Marc Hermann qui tient en banlieue une société l'import-export : « [...] il était dans l'import-export ; son entreprise entretenait surtout des relations avec l'Amérique latine » (Barbérís, 2019 : en ligne). Donc, son métier se rapporte directement aux marchandises et à la consommation. En fait, Marc Hermann fait avec Claire Marie ce que le capitalisme a fait avec la nature : c'est-à-dire, l'excroissance des constructions et commerces ainsi que la marchandisation et la fonctionnalisation de l'espace non métropolitain et enfin, la dilution identitaire de ce dernier au sein du système capitaliste. Ainsi, le lien de parenté déjà élaboré entre la femme et la nature se consolide.

Effectivement, les références intertextuelles n'ont pas uniquement une utilisation descriptive et thématique : l'intertextualité joue le même rôle que l'ironie et multiplie les voix afin de créer la dimension polyphonique du discours qui s'interprète comme « une

façon d'ouvrir le sens, d'accepter le jeu des mélanges et la confrontation des discours, dans une sorte de sabbat linguistique qui laisse s'exprimer la puissance de la langue » (Coste, 2021 : 79). L'instance narrative-auctoriale s'approprie toutes les voix afin d'amplifier son discours et de consolider l'étoffe polyphonique et ainsi, elle peut à la fois décrire les conventions patriarcales et les critiquer.

4. Féminité au seuil du gouffre

4.1. Femmes aux destins tourmentés

Les femmes qui connaissent toutes des destins assez tourmentés sont les premières à faire voir le regard plutôt pessimiste de l'auteur envers l'avenir de la femme et de l'environnement. Dans l'un et l'autre romans, nous trouvons beaucoup d'affinités entre l'univers des personnages et leurs rapports : d'une part, il y a deux narratrices racontant chacune l'histoire d'une autre femme. D'autre part, il y a, dans chaque roman, un homme venu de la métropole et suspect d'avoir trompé ou tué une femme. Nombreux sont ceux qui témoignent de l'indifférence envers leur épouse ou leur amante.

Concernant *La vie en marge* la narratrice, Mademoiselle Verny, et son amie, Anne Marie, dont elle raconte l'histoire, sont maltraitées à cause de leur grossesse inattendue. Née dans une famille patriarcale, Anne Marie a dû quitter la maison et s'installer à Paris au « foyer de jeunes filles » (Barbérís, 2013 : en ligne) dès qu'elle a sa fille : « Il a fallu que je quitte Marseille quand j'ai eu Laura ; ma famille n'acceptait pas ; je n'avais pas d'autre solution que partir » (Barbérís, 2013 : en ligne). La narratrice sera également la victime de l'indifférence et de l'humiliation de son amant quand elle lui annonce sa grossesse précoce :

Tu en es sûre ? Tu as fait tous les examens ? Oui, poursuivit-il pour lui-même, je suis bête, tu sais quoi faire, tu es dans le métier ; je suppose que tu savais ce que tu faisais plus ou moins. Oui, je suis vraiment bête. [...]. Si tu voulais me faire une surprise, c'est réussi (Barbérís, 2013 : en ligne).

Effectivement, le premier aspect de leur destin tourmenté consiste en ce que ces femmes sont perpétuellement exilées par la société patriarcale qui leur reproche d'avoir porté le fruit naturel de leur relation sexuelle.

Cependant, l'aspect le plus important de ce destin tourmenté est qu'elles sont l'une et l'autre condamnées à mort. Comme Marc Hermann, Richard Embert est un homme susceptible d'avoir tué une habitante du Jura qu'on peut identifier à Anne Marie. Ceux-là disparaissent en même temps ; c'est pourquoi certains disent qu'ils se sont enfuis ensemble tandis que d'autres pensent que cet inconnu, qui a été récemment vu dans le Jura, rôdant autour de la maison d'Anne Marie, l'avait conduite quelque part et l'a tuée. Se mettant à la recherche de ce suspect, la police bloque vainement toutes les sorties du Jura : « Nous

recherchons quelqu'un, [...]. Nous pensons qu'il est dangereux, qu'il n'a pas pu s'éloigner beaucoup. [...]. Soyez prudente dans le bois. Et verrouillez votre portière, on ne sait jamais » (Barbérís, 2013 : en ligne). Échouée dans sa tentative d'arrestation, la police tente de semer la peur et de proposer aux femmes de s'enfermer pour ne pas devenir la prochaine victime. Effectivement, on peut constater un renversement des rôles actanciels car au lieu d'être enfermé, c'est le criminel qui a enfermé ses victimes. Quant à la narratrice de *La vie en marge*, on a déjà évoqué qu'elle s'identifie à la reine de Blanche-Neige puisqu'elle est enceinte et qu'elle a peut-être envie d'avoir une fille comme elle. Elle connaît pourtant le destin malheureux de la reine : « La reine mourut peu après » (Barbérís, 2013 : en ligne). Ceci montre qu'elle se configure un tel destin : elle oscille toujours entre la joie d'avoir un enfant et l'inquiétude de ne pas pouvoir rester sa mère.

Dans *Un dimanche à Ville-d'Avray*, la narratrice et Claire Marie ne connaissent pas non plus un destin favorable. Comme on l'a vu, Claire Marie reste enfermée dans un univers intoxiqué par l'imaginaire occidental-patriarcal. Comme elle fait référence à Madame Bovary, le lecteur peut lui envisager le même destin, le suicide. De même, la narratrice qui est la cadette de Claire Marie, est victime de la violence psychologique et verbale de son mari Luc pour avoir fréquenté Ville-d'Avray :

Luc m'envoie des coups de pied sous la table pour que je donne le signal de départ. Dans la voiture, au retour, il conduit en regardant droit devant lui, sans parler, et l'air sombre – ce qui n'est pas bon signe. Puis il lâche : Franchement, si je devais vivre à Ville-d'Avray toute l'année, je me suiciderais ! (Barbérís, 2019 : en ligne).

Non seulement Luc n'aime pas fréquenter Ville-d'Avray, mais il reproche aussi vivement à son épouse d'y être allée : « – Qu'est-ce qu'il y a ? m'a dit Luc ? Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu n'allumes pas ? Tu fais une de ces têtes ! Tout de suite, il a compris : Tu es encore allée à Ville-d'Avray ! » (Barbérís, 2019 : en ligne). En fait, c'est sur cette scène de reproche qu'*Un dimanche à Ville-d'Avray* prend fin. Bien qu'il se prétende intellectuel et ouvert d'esprit, Luc se met dans la même catégorie que Richard Embert, Jean-Marc, Christian et Marc Hermann car il tente d'enfermer spirituellement sa femme en lui imposant son propre mode de vie.

Effectivement, l'univers des personnages féminins met en avance la vision pessimiste de l'auteur dans la mesure où aucune de ces femmes ne connaît un destin heureux : elles sont toutes condamnées à la disparition, à l'enfermement et à la mort. Or, ce pessimisme domine également le Jura et Ville-d'Avray vu que la femme et la nature s'unissent.

4.2. Humanité avortée

Parmi toutes les femmes, la narratrice de *La vie en marge*, Mademoiselle Verny, est celle qui reflète le mieux le regard pessimiste de l'auteur envers l'avenir de l'environnement dans la mesure où le roman met particulièrement l'accent sur sa maternité. Afin de comprendre ce regard pessimiste, il faut comprendre ce que l'hémorragie et la mort précoce signifient métaphoriquement. Si la narratrice attend le même destin que la reine de Blanche-Neige, si elle sent la mort précoce s'approcher d'elle, c'est peut-être parce qu'elle est enceinte. En effet, elle doit subir le regard méfiant et les reproches d'un amant indifférent d'autant plus qu'elle doit continuer à travailler et à rendre service à ses clients sous un froid glacial. En outre, le fœtus est déjà en train de se nourrir de son sang et tout cela l'affaiblit et nuit à sa santé. Finalement, Jean-Marc se rend compte d'avoir maltraité son amante et lui présente ses excuses : « Je m'excuse. Je m'excuse tellement pour la dernière fois. Je n'ai pas bien réagi, je m'en veux beaucoup. Je t'aime, tu sais » (Barbérès, 2013 : en ligne). Cependant, il se rend tardivement compte des mauvaises conséquences de son comportement : *La vie en marge* prend fin sur une scène assez significative où, trouvée à demi évanouie chez elle par Jean-Marc, la narratrice se laisse transporter à l'hôpital :

Vers minuit, on me transporta d'urgence à l'hôpital. Le transport fut difficile à cause de la neige qui s'était remise à tomber et parce que je saignais, le sang avait commencé vers onze heures ; il ne s'arrêtait ; il fallait éviter les secousses. [...]. J'entendis le mot « hémorragie ». C'est un de mes derniers souvenirs avant de perdre conscience (Barbérès, 2013 : en ligne).

La narratrice s'évanouit à cause d'une hémorragie utérine qui alerte une fausse-couche. Autrement dit, la mère et le fœtus courent autant le risque de mourir car l'existence et la survie de ce dernier dépend de celle de sa mère.

L'environnement est le double de la narratrice : mère de l'humanité et de tout être vivant, elle est la seule mère qui ne cesse jamais d'être enceinte et de donner naissance. Pour cette même raison, elle est la mère la plus fragile qui soit : l'humanité se nourrit d'elle et lui doit son existence et sa survie ; mais si elle suce trop de son sang et si elle commence à abuser de ses droits d'enfant de la mère/nature, elle fera précocement mourir sa mère et se fera également mourir car son existence dépend d'elle. C'est pourquoi l'écoféministe Carolyn Merchant associe cette exploitation abusive de la nature à « une imagerie sexuelle brutale » (Larrère, 2023 : en ligne) et l'assimile à un « viol » (Larrère, 2023 : en ligne). Ceci est une raison de plus pour prouver que la nature est le double de la mère. Et comme toute mère, la nature a un double visage : elle peut être aussi « nourricière et aimante » (Larrère, 2023 : en ligne) envers ses enfants que « rebelle et violente » (Larrère, 2023 : en ligne) à l'égard d'eux. En faisant développer le capitalisme, le pur fruit de l'utilitarisme humain,

l'être humain a récemment abusé de ses droits et a trop exploité le ventre de sa mère. Ainsi, il renie ostensiblement le droit d'autres espèces végétales et animales et se croit propriétaire d'une mère qui l'avait enfanté. L'être humain sera ainsi le double du fœtus de la narratrice qui court le danger de la fausse-couche. Dans ce sens, l'hémorragie peut métaphoriser le visage enragé de sa mère : elle va s'épuiser certes mais elle va aussi laisser mourir ses enfants et les anéantir. Par conséquent, se révèle le visage vengeur et punitif de la nature que Abdat (2021 : 65) définit comme « punition par un principe divin féminisé et le rabaissement de l'Homme au rang de l'espèce animale devenue nuisible ». Et comme Jean-Marc, l'humanité va se rendre très tardivement de sa faute, lorsqu'il ne restera plus rien de sa mère ni d'elle-même.

5. Conclusion

Dans cet article, nous nous sommes proposé de faire une lecture écoféministe de deux romans de Dominique Barbéris, *La vie en marge* et *Un dimanche à Ville-d'Avray*. On est parti de l'idée de l'existence d'un lien de parenté indétachable entre la féminité et la nature ainsi qu'entre le patriarcat et le capitalisme et on a obtenu les résultats suivants : Dans les deux romans, la dichotomie masculinité-féminité donne forme à un espace bipolaire. Les représentants de la masculinité toxique, que ça soit le patriarcat ou le capitalisme, se regroupent à la métropole et ont poussé la femme et la nature en marge. En se projetant sur la campagne, les femmes cherchent à lui prêter leur temps corporel, un temps sacré et cyclique comme celui de l'utérus. Cependant, le capitalisme fait régner un temps profane et médiatisé qui abolit la sacralité du temps cyclique. Mais à part la linéarisation temporelle, il procède à la fonctionnalisation et dévalorisation de l'espace campagnard et à la marchandisation du féminin. Et son comportement envers la nature s'identifie avec la marchandisation qu'il a déjà appliquée au statut de la femme : il fait du féminin l'objectif de la propagande commerciale et renie ainsi d'autres aspects de son existence. L'originalité du corpus choisi tient en grande partie aux références intertextuelles qui étendent la critique écoféministe à l'échelle d'une pratique langagière en donnant naissance à la poétique écoféministe. Faisant référence à un univers exclusivement féminin, cette poétique s'octroie deux vocations importantes : d'une part, elle symbolise le destin des personnages féminins de Barbéris sous l'emprise du patriarcat qui ne sera que l'échec car aucune des femmes ne connaît un destin favorable. Et comme la femme et la nature s'unissent, cet échec traduit également la vision pessimiste de l'auteur envers l'avenir de l'environnement. D'autre part, en multipliant les voix, elle élargit l'étoffe énonciative. Elle crée ainsi l'effet de mise à distance avec l'imaginaire patriarcal occidental et permet à l'instance auctoriale-narrative de le tourner en dérision et de le critiquer sévèrement.

Étant donné la multiplicité et la variété de manifestations de la féminité, qu'elles soient les personnages féminins des romans ou ceux évoqué intertextuellement, les narratrices ou bien le Jura et Ville-d'Avray, nous pouvons dire que la romancière fait de *La vie en marge* et *Un dimanche à Ville-d'Avray* un kaléidoscope où toutes celles-ci se transforment perpétuellement et reflètent les unes les autres. Il suffit que le spectateur change l'angle adopté afin de voir toutes les possibilités que ce jeu de miroitement lui offre. Il faut préciser que les configurations de la masculinité toxique peuvent également entrer dans le même jeu car elles aussi sont mises en parallèle et se font référence. Pourtant, la différence consiste en ce que le lien entre les manifestations de la masculinité toxique est moins consolidé que celui des manifestations de la féminité car une figure comme Christian fait rupture avec la masculinité toxique. C'est vrai qu'il est loin d'un homme idéal imaginé par Claire Marie mais il échappe aussi au modèle d'un homme viril et violent et a donc un statut fluctuant. Plus précisément, comme on l'a évoqué dans l'introduction, la personnalité de Christian brouille les contours de la dichotomie « patriarcale- non patriarcale » et révèle ses fluctuations conceptuelles car il est le représentant d'un homme ordinaire qui a ses qualités et défauts. Or, si Claire Marie est la victime explicite de l'imaginaire occidental, Christian en est la victime implicite : c'est en réponse à son sang-froid que Claire Marie crée le fictif Marc Hermann et se réfugie auprès de lui. C'est-à-dire que cet être fictif lui donne ce que Christian ne lui donne pas. Comme Marc Hermann est plutôt le fruit de l'imaginaire patriarcal par lequel Claire Marie est influencée, nous pouvons déduire que cet imaginaire est en train de manipuler indirectement la masculinité non toxique afin de l'adapter à ses propres exigences. Le système patriarcal divise la masculinité en toxique et non toxique et tente de rejeter toute figure qui ne s'adapte pas à la masculinité toxique. Tandis qu'en réalité, la plupart des hommes se situent entre ces deux pôles et Christian en présente un exemple parlant. Effectivement, la façon dont l'imaginaire patriarcal impose le fictif Marc Hermann à la réalité de Christian montre bien comment la masculinité toxique tente d'encadrer et de réduire non seulement la féminité mais aussi la masculinité.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ABDAT, Garance (2021) : « “We call ourselves lords of the creation” : hubris masculine et apocalypse féminine dans *The Last Man* de Mary Shelley ». *Itinéraires*, 2021-1/ 2022 [Magali Nachtergael & Claire Paulian, dir., *Écoféminismes : récits, pratiques militantes, savoirs situés*], 64-77.
- BARBÉRIS, Dominique (2013) : *La vie en marge* [en ligne]. Paris, Gallimard (col. *nrfs*). [Disponible sur <https://ebookrally.ir/>].

- BARBÉRIS, Dominique (2019) : *Un Dimanche à Ville- d'Avray* [en ligne]. Paris, Gallimard. [Disponible sur <https://ebookrally.ir/>].
- CASSELOT, Marie-Anne (2017) : « Cartographie de l'écoféminisme », dans Marie-Anne Casselot & Valérie Lefebvre-Faucher (éd.), *Faire partie du monde Réflexions écoféministes* [en ligne]. Québec, Remue-ménage, [Disponible sur <https://ebookrally.ir/>].
- COSTE, Marion (2021) : « Le jeu de la parodie dans *Woman and Nature : The Roaring Inside Her* de Susan Griffin ». *Itinéraires*, 2021-1/ 2022 [Magali Nachtergaele & Claire Paulian, dir., *Écoféminismes : récits, pratiques militantes, savoirs situés*], 79-93.
- EAUBONNE, Françoise d' (1974) : *Le féminisme ou la mort*. Lorient, Le passager clandestin.
- ÉLIADE, Mircea (1949) : *Le mythe de l'éternel retour*. Paris, Gallimard (col. *nrff*).
- FRANÇOIS, Anne Isabelle (2021) : « Tant qu'il y aura des forêts. Écriture, parentés et résistances écoféministes ». *Itinéraires*, 2021-1/ 2022 [Magali Nachtergaele & Claire Paulian, dir., *Écoféminismes : récits, pratiques militantes, savoirs situés*], 33-48.
- LAMBOT, Juliette & Anne-Florence SALVETTI-LIONNE [coord.] (2023) : *Mon corps, ma planète !* [en ligne] . Paris, Eyrolle. [Disponible sur <https://ebookrally.ir/>].
- LARRÈRE, Catherine (2023) : *L'écoféminisme* [en ligne]. Paris, La Découverte. Disponible sur <https://ebookrally.ir/>.
- MAINGUENEAU, Dominique (1999 [1991]) : *Énonciation en linguistique française*. Paris: Hachette.